

Baisser les culottes de son âme. Rencontres avec André Brassard et Serge Mandeville

Michelle Chanonat

Number 132 (3), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62936ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2009). Baisser les culottes de son âme. Rencontres avec André Brassard et Serge Mandeville. *Jeu*, (132), 124–128.

MICHELLE CHANONAT

BAISSER LES CULOTTES DE SON ÂME

Rencontres avec André Brassard et Serge Mandeville

En septembre 2008, à l'Espace GO, André Brassard mettait en scène *Oh les beaux jours*, avec Andrée Lachapelle. Quatre ans plus tôt, dans la petite salle du Théâtre Prospero, Serge Mandeville proposait sa vision de Beckett et de Winnie, avec la jeune comédienne Marie-Ève Bertrand. Deux regards, deux interprétations. Deux générations. Un a le double de l'âge de l'autre, à quelques poussières près.

Deux rencontres. Un après-midi d'hiver chez André Brassard, avec un gâteau au chocolat, Serge Mandeville dans un café de la rue Saint-Denis. Propos croisés sur le théâtre et Samuel Beckett, les acteurs, la pratique, l'avenir... Entre conscience aiguë et lucidité désarmante, les voix des deux hommes se font écho, résonnent l'une dans l'autre, l'une contre l'autre. Il y a celui qui rentre de voyage, les valises bien pleines, et celui qui trépigne d'impatience sur le quai de gare.

Deux mondes. Séparés par quoi ? Une étincelle et une éternité. Vie et mort du théâtre boiteux : il y eut tout à faire, reste-t-il encore quelque chose à faire ?

Faire du théâtre...

Pour changer le monde, dit André Brassard. Pour sortir de soi. Parce que c'est l'art le plus puissant et le plus exigeant, dit Serge Mandeville. Faire du théâtre parce qu'on en vit, dit le premier. Espérer pouvoir en vivre, dit le second.

André Brassard : « Beckett, c'est une vieille histoire d'amour, une vieille fréquentation. En 1966, j'ai monté un festival Beckett, on jouait toutes les œuvres en alternance. J'ai joué Vladimir dans *En attendant Godot*, mis en scène *Fin de partie*, *Oh les beaux jours*, *Va et vient*, une pièce charmante. Beckett nous dit que malheureusement la mort est impossible. On ne meurt pas, on attend. Pas forcément *Godot*, mais on attend. Peut-être qu'on attend Dieu ? »

De Beckett, Serge Mandeville a mis et remis en scène trois pièces : en 2003, *Pas/Footfalls*, en version bilingue ; l'année suivante, *Oh les beaux jours*, puis *Comédie* en 2006, avant une re-création de *Pas* et *Comédie* en 2008 : « Beckett pose la question universelle : qu'est-ce qu'être un homme ? Qu'est-ce que la mort ? Beckett, c'est une voix éteinte qui crie par en dedans. Chez lui, c'est le silence qui parle. »

Dialogue improbable, se sont-ils seulement rencontrés, ces deux-là ? Au moins une fois, déterminante pour Serge Mandeville : « Après avoir vu *En attendant Godot* mis en scène par Brassard, je suis resté sonné pendant cinq jours. Mon amour pour le théâtre de Beckett est né ce jour-là. »

Être metteur en scène, pour vous, c'est...

« Le metteur en scène, c'est un traducteur, dit Brassard, il est chargé de transcrire un texte, de transmettre à un public dans un langage de spectacle ce qui est écrit dans un livre. Entre une vision intellectuelle du sens d'un texte et ses implications, il s'agit de rendre ça concret. Le théâtre, c'est concret. Les acteurs ont des niveaux différents d'autonomie, mais un acteur autonome peut profiter d'un dialogue sans que ce soit une direction autoritaire. Quelqu'un avec qui dialoguer, c'est bien ; c'est quelqu'un qui réfléchit avec toi. Le metteur en scène doit s'adapter à ses acteurs, il ne peut pas leur demander ce qu'il n'est pas prêt à leur donner. Il faut savoir baisser ses culottes devant les acteurs pour qu'ils puissent le faire devant le public. »

Puis, après un temps et avec un clin d'œil malicieux : « Je parle bien sûr de baisser les culottes de son âme... »



En attendant *Godot* de Samuel Beckett, mis en scène par André Brassard (TNM, 1992). Sur la photo : Normand Chouinard (Vladimir) et Rémy Girard (Estragon). © Robert Etchevery.

...my cup of tea !

À la question piège, Serge Mandeville s'étrangle d'un petit soupir. Il y a chez lui cette pudeur des mots, cette retenue qui laisse des blancs dans la conversation, son regard cherchait des réponses à des questions qui n'en ont pas. Pour lui, « la responsabilité du metteur en scène est de créer une atmosphère de travail où tout le monde apporte quelque chose. Le metteur en scène doit amener l'acteur à se dépasser. C'est de la confrontation entre le regard du metteur en scène et le jeu de l'acteur que naît le spectacle. C'est un peu comme un chef d'orchestre : du texte, je cherche à donner le ton. Mais je ne raconte pas trop de choses. Les acteurs et moi choisissons ensemble les actions. Je travaille sur les actions concrètes, je n'ai pas une approche très psychologique. »

Malgré tout le respect qu'il lui porte, Mandeville reconnaît s'accorder des libertés avec le Maître, frisant le sacrilège avec une « audace inconsciente », comme il le dit lui-même : « Je préfère Beckett en anglais. Bien que ce soit lui qui traduisait ses pièces en français, je ne suis pas toujours d'accord. Brassard, quand il montait *Comédie*, se posait de sérieuses questions à propos d'une réplique qui dit : "Personnellement, je préfère l'éléphant", telle que traduite par Beckett lui-même. En anglais, c'est : "Personally, I prefer Lipton". *Lipton*, c'est une marque de thé, en France, dont le logo est un éléphant. Alors, j'ai pris la liberté de traduire *Lipton* par *earl grey* ! » dit-il avec un sourire d'excuse.

« Oh, le beau jour que ça aura été... »

Dans les entrevues de metteurs en scène qui font l'actualité, on lit souvent que les textes s'imposent à eux comme une nécessité, parfois une urgence. Dans le cas de Brassard, *Oh les beaux jours* tient de la métaphore de son existence. De cette condamnation à l'immobilisme qu'il raille avec humour : « Je ne sors pas beaucoup. Dieu a créé une certaine inimitié pire qu'entre la femme et le serpent, c'est le fauteuil roulant et le banc de neige ! Si *Oh les beaux jours* a un rapport direct avec ce que je vis, c'est aussi un texte que j'ai toujours aimé – parmi les trois mille textes que j'aime. Je pouvais le travailler chez moi, c'est pratique dans les circonstances qui sont ma vie. Je devrais trouver des raisons plus... philosophiques, mais on doit aussi tenir compte des réalités matérielles. En 1967, j'ai mis en scène *Oh les beaux jours* avec une jeune actrice, Rita Lafontaine. Ensuite, je suis allé voir Madeleine Renaud, dirigée par Roger Blin, au Théâtre du Rideau Vert, dans la production du Théâtre de l'Odéon. Bien qu'on ait essayé tous les deux d'obéir humblement au vieux Sam, nos spectacles étaient profondément différents. J'ai compris que dans une partition, quand on dit qu'il y a un silence, on ne dit pas ce qu'il y a *dans* le silence. Qu'il était impossible d'avoir deux spectacles, deux lectures identiques du même texte.



Oh les beaux jours de Beckett, mis en scène par Serge Mandeville avec Marie-Ève Bertrand (Absolu Théâtre, 2004). © Sébastien Ventura.

Serge Mandeville : « Oui, c'est intimidant de s'attaquer à Beckett, après mes illustres prédécesseurs ! Quand j'ai monté *Oh les beaux jours*, la dernière fois qu'on l'avait vu à Montréal, c'était dans la mise en scène de Peter Brook. Et il y avait eu celle de Brigitte Haentjens, avec Sylvie Drapeau. Je l'ai fait un peu naïvement, parce que j'en avais envie... et avec une comédienne dans la vingtaine. Winnie, c'est quelqu'un qui meurt. Ce qui est dit à l'approche de la mort est encore plus frappant dit par une femme jeune, qui donne une universalité à ce cheminement vers la fin. Avec Marie-Ève Bertrand, on avait travaillé sur *Pas*, avant *Oh les beaux jours*. C'était une suite évidente... Quelques semaines avant la première, j'ai eu soudain beaucoup de doutes : mais qui je suis pour oser faire ça ? »

Briser la machine

Parler du théâtre d'ici et maintenant à André Brassard revient à lancer au triple galop le cheval de bataille du Cavalier seul. Dernier des romantiques, il ne pouvait que pourfendre de son indignation l'institutionnalisation de la chose. Pur moment jubilatoire. « Il y a beaucoup d'insignifiance, d'inconscience, d'obéissance aux lois. Des dogmes factices, illusoire. J'ai essayé de briser

ça. L'obéissance est un défaut chez un acteur. Ce formatage... Ça vient des abonnements ! On fait une programmation pour que l'abonné s'y reconnaisse. On pense savoir ce que le public va aimer et comment remplir une salle. Beaucoup de gens dans ce métier ont oublié pourquoi ils ont eu envie de le faire. On s'est laissé appeler une industrie... Une industrie, ça fait toujours la même chose. Les abonnements ont été imposés par les gouvernements qui voulaient que les théâtres soient mieux gérés. Qu'est-ce qu'il reste ? Des bureaux, des secrétaires. Dans un métier où tout est tellement éphémère, c'est le permanent qui devient important. Quand on va jouer dans un théâtre, on n'est pas chez nous, on est "chez le théâtre". Dans la petite salle à manger des employés, on ose à peine aller, on demande la permission pour prendre un café. L'artiste n'est qu'un invité, il repart dans trois semaines. Les administrateurs sont chez eux, mais pas l'artiste. Même s'il met des petits fétiches dans sa loge... On nous dit que c'est une réponse à l'insécurité, comme si la sclérose était une réponse à l'insécurité ! Tout doit être prévu, un spectacle après l'autre. C'est devenu une machine. C'est bien l'humain, ça : on a besoin d'une machine pour faire quelque chose et, au bout de quelques années, on ne pense qu'à se servir de la machine plutôt qu'elle ne nous serve. J'espère qu'un



Oh les beaux jours de Beckett, mis en scène par André Brassard avec Andrée Lachapelle (Espace GO, 2008). © Marlène Gélineau Payette.

jour la machine va déborder l'humain, que quelqu'un brisera la machine. Mais je ne sais pas si ce sera mieux, on a vu avec les révolutions... »

L'avenir, c'est seulement l'idée qu'on s'en fait

Avenir, ça pourrait sonner comme une idée saugrenue, quand on se débat pour survivre au jour le jour, quand il faut « arrêter de vivre pour continuer de vivre ». Et pourtant, les deux artistes partagent les mêmes rêves pour le théâtre de demain. Ni grandeur ni gloire, non, simplement ils rêvent, pour eux et pour les autres, de pouvoir... travailler.

Ancré dans sa réalité de directeur d'Absolu Théâtre, la compagnie qu'il a fondée en 1998, de rédacteur de demandes de subventions à tous les paliers du gouvernement – et l'escalier est long à gravir –, quand on lui parle d'avenir, Serge Mandeville s'inquiète : « Avec la crise économique, les coupures de subventions, les diminutions de budget... On va chercher de l'argent privé, on fait des levées de fonds, on se tourne vers les mécènes. Mais s'ils sont ruinés... Je suis dans un moment où j'ai besoin de faire beaucoup de spectacles. L'artisan qui veut

apprendre son métier doit se confronter à toutes sortes de techniques. Peter Brook, les premières années, était frénétique, il montait des quantités de *shows*, cabaret, opéra, théâtre réaliste, il lui fallait ce foisonnement pour atteindre ensuite le dépouillement. » Mandeville reconnaît qu'il aimerait travailler « à la manière de Brook, avec un groupe de recherche. Je ne demande pas de grands moyens, un grand plateau, etc., mais seulement de pouvoir payer les gens. Avoir le temps de travailler longuement sur un spectacle, de faire des ateliers, de répéter, pour arriver au soir de la première avec un spectacle rodé. Et puis, il faudrait garder les spectacles qui marchent à l'affiche plus longtemps, les présenter en alternance, par exemple. Mais ça prend une troupe, et une organisation des programmations autre que celle que l'on connaît. »

Le coup de la baguette magique ? Serge Mandeville marque un long silence. Il risque doucement : « Plus d'argent ? Ça ne réglerait pas tout. Mais c'est ça quand même. Il nous faudrait pas grand-chose pour vivre et créer dans de bonnes conditions. Par rapport au budget fédéral, c'est des *pinottes*. On coûte moins cher qu'une banque en déroute ! »



Comédie de Beckett, mise en scène par Serge Mandeville (Absolu Théâtre, 2008). Sur la photo : Caroline Lavigne, Pierre Limoges et Marie-Ève Bertrand.
© Serge Mandeville.

L'insécurité comme un pur-sang

Pour André Brassard, le désir est le même : « Des troupes qui auraient les moyens de former des acteurs, en jouant plus de vingt fois un spectacle. Parce qu'on n'apprend rien en jouant vingt fois, il faut jouer cent fois ! » Et de pouvoir rémunérer les acteurs sans limiter les heures de répétition : « Maintenant, on doit savoir de quoi le spectacle aura l'air avant de commencer à répéter. Mais si je savais de quoi il aura l'air, je n'aurais pas envie de répéter ! Le plaisir, c'est de le découvrir ! On n'a plus les moyens de perdre du temps en répétition, de tourner autour du pot, il faut entrer dans le pot dès le premier jour. Les comédiens-vedettes ont plusieurs contrats à la fois alors, avant de pouvoir faire un enchaînement, il faut attendre trois semaines ! Les directions de théâtre aiment bien les vedettes : elles font vendre les billets et, comme on ne joue pas longtemps, vendre d'avance calme l'insécurité. Quand ça sera devenu insupportable, on trouvera autre chose. Il faut juste espérer que ça le devienne le plus vite possible. L'école devrait apprendre aux individus,

quelle que soit leur profession, à apprivoiser leur insécurité, à la dompter, à ne pas en faire une *bibitte* qui empêche de vivre. C'est un pur-sang, l'insécurité : elle peut nous amener à traverser le désert comme elle peut devenir un âne. C'est tout ce qu'on a. Nos rêves, nos désirs et notre insécurité. »

Fin de partie

Le vieux baroudeur, le jeune explorateur. Chez l'un comme chez l'autre, une âme d'enfant, rebelle et poétique, habitée de ce désir fou de vouloir changer le monde... et cet éclair de lucidité au fond de l'œil qui dit que la partie n'est pas gagnée d'avance.

Les mêmes envies, les mêmes rêves. Éternel recommencement. Une politesse du désespoir. Quoi faire avec ça ? Continuer de vivre, du mieux qu'on peut. Essayer d'être heureux, « au moins pour montrer l'exemple », disait Prévert. ■